

L'Œilletton

N°5



SPONSORS DU FESTIVAL



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Consulat général de Suisse à Marseille



SOMMAIRE

Edito.....	4
Article sur Les écoles primaires font leur cinéma.....	5
Portrait sur les lesbiennes à Cannes.....	6-7
Portrait d'Albert Camus.....	8
Article sur la musique de films.....	9
Reprises.....	10
• <i>L'Étranger</i>	11-12
• <i>La Petite Dernière</i>	13-14
• <i>Nouvelle Vague</i>	15-16
• <i>Barrage</i>	17-18
Films hors compétition.....	19
• <i>La danse des renards</i>	20-21
Film en compétition.....	22
• <i>À pied d'œuvre</i>	23-24
• <i>Nous l'orchestre</i>	25-26
Rubrique Jeux.....	27-28
Le saviez-vous ?.....	29
Notre affiche.....	30
La programmation d'aujourd'hui.....	31



EDITO



Chers lecteurs, chères lectrices,

Après l'amusement, voici l'ouverture. L'Œilleton, minuscule trou dans le mur, s'élargit soudain : il ne montre plus seulement un détail, mais un horizon. Ce cinquième numéro est celui de l'expansion, du regard qui s'étend, qui refuse de se limiter à un seul angle.

Regarder autrement, c'est accepter que le monde est vaste, complexe et foisonnant. C'est comprendre que derrière chaque fragment se cache une multitude de voix, de récits, de perspectives... Ce numéro est une invitation à élargir le champ, à croiser les regards et à accueillir la diversité. Les textes que vous trouverez ici sont autant de fenêtres qui s'ouvrent, autant de paysages qui se déploient.

Et quoi de mieux qu'entendre les différentes voix de la francophonie ? Ce samedi, le festival vous transporte au Québec avec *Amour Apocalypse*, en Suisse avec *À bras le corps*, et au Burkina Faso avec *Les Invertueuses*.

Nous ne cherchons pas à tout embrasser (ce serait impossible) mais à rappeler que l'Œilleton n'est pas une fin en soi. Il est une passerelle, une ouverture vers d'autres horizons. Ce cinquième pas est donc une étape essentielle : avant la conclusion, il fallait ce souffle, cette respiration qui rappelle que la curiosité ne s'arrête jamais. Cette curiosité qui débute ce week-end par un souffle neuf, celui de quatre classes de primaire qui réalisent leur premier pas dans le cinéma avec un court-métrage !

Nous espérons que vous laisserez entrer cette pluralité et que vous accepterez de vous perdre un peu dans la multiplicité des points de vue. Car élargir le regard, c'est aussi apprendre à se décentrer, à voir autrement en laissant de la place aux autres.

Bienvenue dans ce cinquième pas. Que le regard s'élargisse, et qu'il embrasse la multiplicité du monde.

Elwynn et Evaelle



Les écoles primaires font leur cinéma... et ça bouge !

On pourrait croire que le cinéma, c'est une affaire de grands. De caméras complexes, de scénarios torturés, de festivals aux airs sérieux. Mais cette année, Les Œillades nous rappellent que le cinéma, c'est avant tout une histoire de mouvement, d'imagination... et d'enfance.

À 11h, au CGR Lapérouse, deux classes de l'école Édouard-Herriot d'Albi et deux classes de l'école Salvan de Saliès montent sur le devant de la scène. Enfin, presque. Car ce sont leurs films qui seront projetés, fruits d'un travail mené avec La Ménagerie, collectif artistique qui n'a pas peur de mettre les plus jeunes derrière la caméra.

Le thème ? "Bouger". Et autant dire que ça leur parle. Courir, sauter, danser, rêver, changer, évoluer... les enfants ont exploré le mouvement sous toutes ses formes pour créer un court-métrage qui leur ressemble. Pas besoin d'effets spéciaux ou de budgets hollywoodiens : ici, c'est l'énergie brute, la spontanéité, la poésie du quotidien qui font le show.

Et derrière chaque image, il y a des enseignantes passionnées, des artistes patients, des enfants curieux. Il y a des idées qui fusent, des fous rires, des prises ratées, des "on recommence !" et des "c'est trop bien !". Il y a surtout une vraie découverte : celle de raconter une histoire avec des images, de faire du cinéma un terrain de jeu et d'expression.

Alors si vous pensiez que les courts-métrages d'école, c'est juste des enfants qui font semblant de jouer au cinéma... détrompez-vous. C'est du vrai travail, du vrai regard, et souvent, de vraies émotions. Et puis, entre nous, voir un film fait par des enfants, c'est aussi redécouvrir ce que le cinéma a de plus précieux : sa capacité à émerveiller, à faire bouger les choses, et à nous rappeler que tout commence par un rêve... même derrière une caméra en carton.

Elwynn



La place des lesbiennes à Cannes, entre consécration et dénonciation

Alors que le sujet était jusqu'ici peu représenté au Festival de Cannes, l'édition 2025 marque un vrai tournant dans la représentation de la communauté LGBTQIA+, et notamment des lesbiennes, sur grand écran. Avec *La Petite Dernière* d'Hafsa Herzi (Queer Palm 2025 et prix d'interprétation féminine pour Nadia Melliti), *Love Me Tender* d'Anna Cazenave Cambet et *Des preuves d'amour* d'Alice Douard, le Festival de Cannes présente pour la première fois trois films sortis la même année en salle qui mettent en avant des protagonistes lesbiennes. Forte de sens, cette représentation permet d'ouvrir les esprits, de dresser le portrait de personnages sensibles et humains, mais surtout de créer un imaginaire sain et inclusif pour les adultes de demain.

Cependant, malgré les conséquences plus que positives d'un tel engouement, le combat pour un cinéma plus tolérant et bienveillant est loin d'être terminé. Bien que les réalisatrices aient réussi à porter jusqu'au bout leur projet et aient reçu l'honneur d'être présentées à Cannes, le parcours pour en arriver là a été semé d'embûches. Grâce à leur visibilité exceptionnelle pendant le festival, Hafsa Herzi et Anna Cazenave Cambet en ont profité pour rappeler à quel point un projet de film lesbien était compliqué à mener, même dans notre société contemporaine.

Certains acteurs refusent encore d'être associés à un film qui n'est pas hétéronormé et les financements sont incertains comme l'a dénoncé la réalisatrice de *Love Me Tender* qui n'a pas pu accéder à l'aide du CNC, un organisme public qui promeut la diversité au cinéma. Elle a donc vu son budget être réduit d'environ 500 000 euros, l'obligeant à revoir complètement son scénario et ses attentes : "Ça a un impact sur nos conditions réelles de tournage. [...] Tout se complique".

L'édition 2025 du festival de Cannes reflète bien notre société vis-à-vis des minorités, ici la communauté lesbienne : en apparence ouverte et accueillante, mais dans l'ombre hostile et inhospitalière. Bien que les avancées valent la peine d'être soulignées, il est nécessaire de garder en tête que les obstacles sont encore nombreux pour arriver à une industrie cinématographique équitable. Les rares personnes à tout mettre en place pour améliorer notre monde méritent d'être mises à l'honneur. Merci aux réalisatrices de nous proposer des films lesbiens, merci aux actrices de porter aussi justement cette cause, et comme dit dans *La Petite dernière*, "Vive les lesbiennes !".

Morgane



Portrait d'un auteur engagé

Le 12 décembre 1957, Albert Camus reçoit le prix Nobel de la littérature. Ce prix prestigieux à la portée internationale, permet de placer cet écrivain au cœur de la scène littéraire mondiale. Né le 7 novembre 1913 à Alger, Albert Camus grandit entre la pauvreté algérienne et le bassin méditerranée, qui nourrira plus tard ses œuvres. Élevé par sa mère analphabète, il ne grandira pas au contact de la littérature ou de la philosophie.

Ce sont des hommes inspirants qui vont conduire Camus sur la voie de cet art. Son instituteur, Louis Germain, l'encourage à découvrir des auteurs et à obtenir une bourse pour poursuivre son cursus littéraire. En 1930, alors âgé de 17 ans, Camus tombe malade de la tuberculose. Forcé d'être alité, son professeur Jean Grenier va lui partager ses connaissances littéraires et philosophiques, et ensuite lui transmettre le plaisir d'écrire. Enfin, son oncle, Gustave Alcaud sera une véritable figure d'engagement politique et social revendiquant les droits de l'Homme et leur liberté, chose présente dans ses références littéraires.

Toutes ces rencontres nourrissent donc sa culture littéraire et philosophique et auront un impact sur sa vie : Camus dédie notamment son prix Nobel obtenu en 1957 à Louis Germain puis son autobiographie *Le premier homme* publié en 1994.

Au fur et à mesure de sa vie, l'auteur propose une réflexion sur les thématiques suivantes : l'amour, l'absurde et la révolte. Ses œuvres suivent cet ordre et suscitent en lui une volonté d'engagement politique et social. Il est notamment connu pour le développement de la théorie de l'absurde à travers son essai *Le mythe de Sisyphe* publié en 1942. Camus mourra tragiquement en 1960 dans un accident de voiture, mais laissera derrière lui, de nombreux ouvrages qui ne cessent de remettre en question la vie et les évènements qui en découlent.



Les oreilles de la nouvelle génération

Peut-être avez-vous pu découvrir les court-métrages *D.S AL CODA* et *Jour de vent* au cinéma ou dans notre *Œilletton* n°4. Je vous propose aujourd’hui de les redécouvrir sous une nouvelle perspective, grâce au travail des lycéens de Lapérouse à Albi et Saint-Sernin à Toulouse en option musique. Ces deux classes ont eu accès aux courts-métrages pour en retirer la bande-son et en créer une nouvelle avec leurs moyens. Lors d'une projection dédiée, nous avons pu voir les œuvres originales suivies des propositions des deux lycées. Chacun a composé deux versions pour *D.S AL CODA* et une pour *Jour de vent*.

Bien que les élèves n'aient pas communiqué entre eux de leur direction artistique, nous pouvons y retrouver des similitudes. Bien évidemment, le piano étant présent visuellement dans *D.S AL CODA*, les deux compositions en font l'usage. Dans la première version visionnée de Saint-Sernin, il prend une importance capitale durant toute l'œuvre alors que dans les autres, il se fond avec les autres instruments. Le violon et la batterie se retrouvent également dans tous les projets et apportent une dimension plus profonde, plus puissante au tout. Toujours lors de la première proposition, Lapérouse propose un chœur alors que Saint-Sernin offre une partie chantée mais également une partie rappée. En ce qui concerne la seconde, ce dernier chante presque toutes les paroles du court-métrage alors que Lapérouse présente le texte comme un slam et des chœurs.

Dans *Jour de vent*, chacun a voulu, en plus de leur musique, ajouter des bruitages. Ainsi, la balle du petit chien vient entrecouper la mélodie des élèves de Saint-Sernin et le vent donne une impression de réalisme à l'ambiance des élèves de Lapérouse. Si nos Albigeois restent sur une continuité musicale offrant un large panel sonore, nos toulousains nous font écouter un crescendo jusqu'à un moment touchant pour revenir à ses bases ensuite. Si l'on peut se dire que ces bandes-son sont similaires, chacune propose une expérience différente, unique mais surtout impactante. Il me semble ainsi plus que nécessaire de saluer les élèves, et leur professeur, pour leurs travaux d'orfèvre qui rendent justice à ces magnifiques courts-métrages.

Films en...



REPRISE



L'étrange étranger

Publié en 1942, *L'Étranger* d'Albert Camus est une œuvre désormais classique, inspirant de nombreux artistes, même outre-Atlantique, comme Cormac McCarthy, qui publie en 2006 *La Route*, une œuvre post-apocalyptique dans laquelle nous suivons un père et son fils, naviguant dans une Amérique dévastée après un incident mondial catastrophique. Les deux personnages peuvent faire penser à Meursault, le protagoniste de *L'Étranger* tandis qu'ils avancent, presque silencieusement, presque vivant, toujours vers le sud.

Le 29 octobre, c'est le réalisateur François Ozon, qui propose une adaptation cinématographique du roman de Camus au grand public. Ainsi représentatif de l'univers de l'auteur, cette œuvre traite des sujets tels que l'absurdité, l'amour mais aussi la passivité face à un monde en perpétuel changement.

Benjamin Voisin y incarne Meursault, le personnage principal, un être exceptionnel dans le film. Ce qui frappe particulièrement, c'est son absence d'émotion, d'empathie, sa passivité extrême, et son indifférence face à la vie et à celles des autres qui l'entourent. C'est d'ailleurs cette pensée qui régit l'écriture d'Albert Camus, et que l'on peut appeler nihilisme. Selon le CNRTL, ce dernier est "la négation des valeurs morales et sociales, et leur hiérarchie." Tout au long du film, Meursault reste impassible face aux événements auxquels il est confronté : les violences physiques et morales exercées contre sa maîtresse par son voisin Raymond Sintès, lors de moments joyeux, comme lorsque Marie lui avoue qu'elle l'aime, et qu'elle attend une réponse de sa part.

La vie pour Meursault, -et pour François Ozon- se voit en noir et blanc. Ainsi, le film se retrouve dans une pellicule bicolore, où la vérité se trouverait entre les deux, mais ne peut jamais apparaître. La vérité serait ce que Meursault a vécu, mais le jeu de Benjamin Voisin, interprétant le personnage

complètement dénué d'envie de vivre, comme l'entend la société, ne permet pas qu'elle existe. C'est aussi cette désynchronisation qui est opérante, lorsque nous voyons cet acteur conventionnellement beau, incarner un rôle connu pour son immobilité, sa latence intellectuelle et qui aurait tendance à être tourné en dérision par un corps qui suit sa mentalité. Le monde, bien que noir et blanc sur la pellicule, l'est moins dans le rapport entre le corps et l'esprit pour le cinéaste et son équipe.

Dans un monde où tout est de plus en plus polarisé, ce film nous montre à la fois qu'une seule vérité -celle de la société- n'est pas toujours la bonne, mais surtout que toutes les voix devraient être entendues, aussi marginales soient-elles. L'adaptation d'un classique sert ainsi d'ancrage dans un monde en perpétuelle évolution, tandis qu'elle aborde des thèmes comme celui de la justice, du racisme -latent dans les années 40 et toujours d'actualité- ou du sens de la vie, lorsqu'on n'en trouve aucun. Mersault se fait en quelque sorte et encore plus maintenant, porte-parole d'une génération désabusée, qui cherche un moyen de vivre sa vie sans porter toutes les normes de la société.

Cependant, pourquoi adapter une œuvre si connue à la place de créer une histoire totalement nouvelle ? Si vous connaissez déjà l'œuvre, vous n'y trouverez pas grand chose de nouveau, mis à part quelques scènes faisant exister Moussa Hamdani, le personnage assassiné par Meursault dans le livre. *L'Étranger*, de François Ozon, se place comme étant une interprétation trop fidèle au livre, qui ne rajoute rien à l'histoire et à sa compréhension.

Corentin et Marie





La Petite dernière, entre foi, désir et liberté

“Moi aussi je préfère la nuit. Tout est plus beau la nuit.” C'est donc dans l'ombre que la fille cadette d'une famille musulmane pratiquante découvre et explore son attraction pour les femmes. *La Petite Dernière* d'Hafsia Herzi présente le parcours initiatique de Fatima, de son groupe d'amis du lycée, ouvertement homophobe, à la fac de philosophie où la liberté et l'acceptation de soi règnent en maître. Les contradictions dans sa volonté d'allier sa pratique de la religion avec son orientation sexuelle bousculent son quotidien.

De jour à la maison, Fatima est la fille qui embête ses sœurs et profite de ses avantages de petite dernière en mangeant les gâteaux à peine sortis du four. La tendresse de sa famille, et notamment de sa mère qui irradie d'un amour sans limite pour ses enfants, traverse l'écran et vient nous toucher en plein cœur. Cependant, cette harmonie est troublée par le secret de Fatima concernant son attraction pour les femmes qui lui pèse énormément. Hafsia Herzi réussit à matérialiser cette dualité en la filmant à répétition derrière le fin rideau de la cuisine familiale, montrant ainsi que la protagoniste cache une partie d'elle dans cette sphère de sa vie.

En total contraste avec cette discrétion, Fatima se laisse la liberté d'aller au bout de ses désirs et d'explorer sa sexualité de nuit, lorsqu'elle est avec ses amis. Elle parcourt donc les bars et boîtes de nuit lesbiennes, et fait de nombreuses rencontres qui lui permettent de s'accepter progressivement. Cette distinction entre le jour et la nuit, ainsi que la sphère familiale et la sphère amicale rythme le film et permet de rendre concrètes les contradictions qui habitent la protagoniste. Elles sont aussi sublimées par le jeu d'acteur brillant de Nadia Melliti, récompensée par le prix d'interprétation alors que ce n'est que son premier rôle au cinéma, qui réussit à rendre visible la dualité hantant la petite dernière. Certains éléments peuvent toutefois déranger, à commencer par la sexualisation répétée des lesbiennes dans des scènes dont l'utilité peut parfois être questionnée. Alors qu'Hafsia Herzi

avait l'occasion d'en faire des moments importants de sensibilisation et de partage, le malaise m'a gagnée à la vue de certains passages qui manquaient de délicatesse. De plus, l'absence totale de consentement m'a frappée, surtout qu'il est bizarrement plus respecté par le petit ami lycéen de Fatima que par tous les autres personnages. Enfin, l'écart d'âge entre la petite dernière et ses conquêtes, souvent de 10 ans son aîné, peut au premier abord perturber les spectateurs. Cependant, il est nécessaire de garder en tête l'aspect autobiographique du livre éponyme de Fatima Daas, sur lequel est basé le long métrage.

Bien que *La Petite Dernière* contienne des maladresses, ce film permet de présenter une protagoniste qui malgré tout bouscule les sensibilités, notamment grâce à la justesse d'interprétation de Nadia Melliti. Loin de présenter le récit d'un coming out, Hafsia Herzi s'est attelée à la représentation réaliste ô combien nécessaire d'une jeune fille qui tente de se découvrir et de se comprendre dans le but de trouver un équilibre qui lui correspond.

Morgane





“C'est fini pour aujourd'hui”

Cette phrase, la préférée de Godard dans le film *Nouvelle Vague* de Richard Linklater, est, à notre goût, la meilleure façon de commencer notre critique sur son œuvre. Réfugiés du froid dans le petit cinéma de la Salle Arcé, nous assistons à l'hommage d'un des plus grands cinéastes français. Filmé sur du trente-cinq millimètres et criblé de petites poussières blanches et des trous de douanes, le film en noir-et-blanc nous surprend avec un jeu d'acteur quelque peu monotone. Les dialogues mis en scène sont étrangement calmes : personne ne se coupe, personne ne hausse le ton, les liaisons sont méticuleusement respectées. L'irréalité est présente, subtile mais frappante.

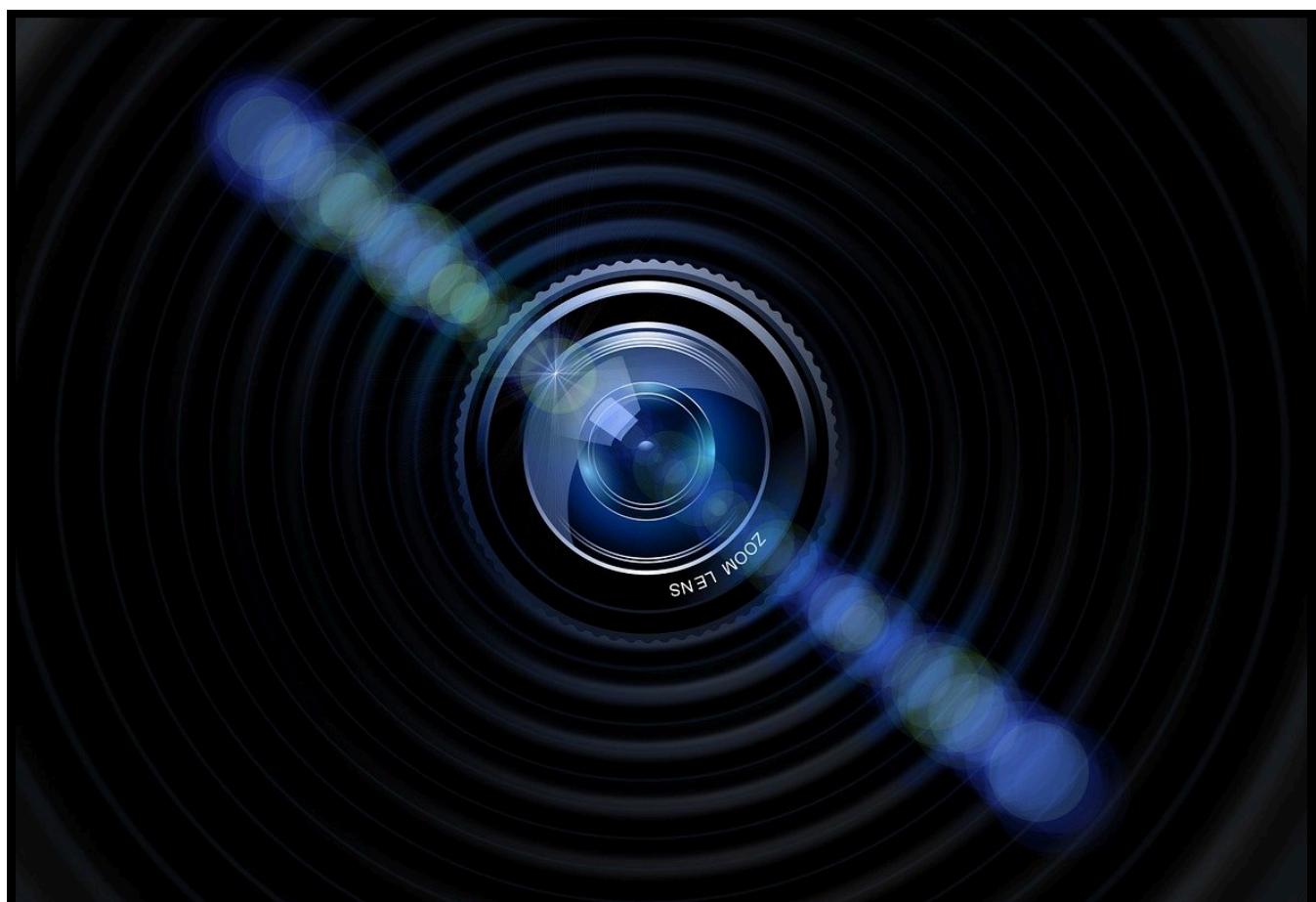
Le personnage de Jean-Luc Godard, incarné par Guillaume Marbeck, se démarque par sa façon de parler, son accent et sa façon de se mouvoir : une sorte de roulement minutieux de chaque mouvement, comme s'il cherchait à ressentir toute la réalité de ses mouvements. Cette maîtrise de lui-même est contrastée par sa quête de l'intangible, une obsession qui le mène derrière la caméra. Cet homme est étrange, toujours accompagné de ses lunettes noires et de fumée de cigarette qui l'enveloppe constamment. Les autres personnages ne manquent pas de remarquer sa différence, qui se dépeint aussi, subtilement, dans ce monde noir-et blanc. En effet, alors qu'on arrive à imaginer des touches de couleurs chez les autres personnages, pour Godard cela s'avère presque impossible tant il se fond dans cette colorimétrie ; il reflète le réel autour de lui.

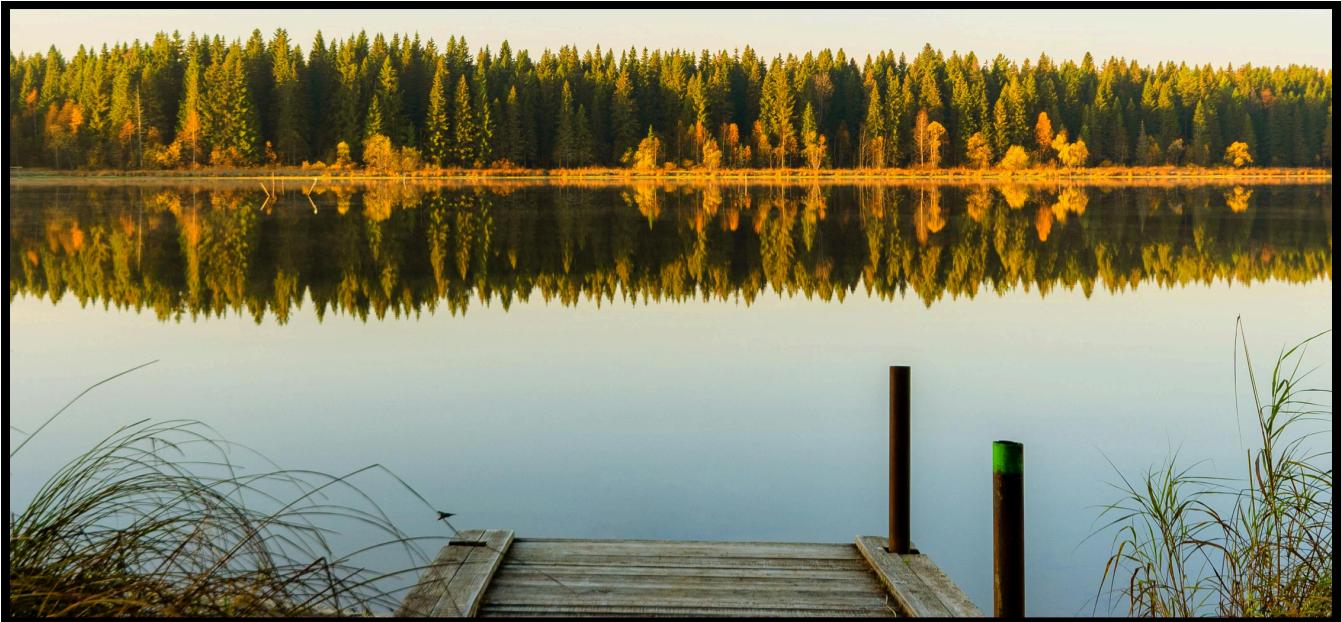
Au début du film, nous avons échangé des regards interloqués, et de fait, qui ne le serait pas face à ce long-métrage marqué par des dialogues presque théâtraux, semblant répétés à l'infini, jusqu'à ce que le naturel s'en échappe. Pour autant, au fur et mesure des scènes, le spectateur rentre véritablement dans cet univers de l'absurde. Tout prend sens lorsque le tournage de son chef-d'œuvre, *À Bout de Souffle*, commence. Aussi perdus que les spectateurs, les personnages commencent, peu à peu, à leur tour, à comprendre le génie de Godard, qui d'ailleurs se présente

ainsi dès le départ, malgré le fait qu'il n'ait jamais tourné de long-métrage. Godard s'est fait maître dans l'art du petit budget, obligeant l'imagination à cueillir la vérité qu'il cherchait. Tout au long du film, Godard ne fait qu'énerver l'actrice principale, jouée par la captivante Zoey Deutch, ainsi que la plupart de ses collaborateurs. On a presque l'impression qu'il se nourrit de cette confusion dans sa quête du réel, refusant toute forme de répétition, de maquillage et même de scénario qui viendrait lui dérober son œuvre. Parfois, il refuse même de tourner, alors que le délai des vingt jours de tournage ferait trembler la plupart des réalisateurs. "Voir des films délivre de la terreur de l'écriture." Bien que cette phrase semble sortir un peu de nulle part, elle est révélatrice de ce qui fait de Godard un génie du cinéma : une sorte d'écrivain "raté", qui a peur de la page blanche, et qui cherche à tout prix à capturer le monde autour de lui.

"S'ils veulent la Nouvelle-Vague, donnons-leur un raz-de-marée." Et en sortant de la salle, nous avons compris un élément primordial du film, qui semble se dérouler en deux actes. Le premier acte, étrange dans son irréalité, donne tout son sens au deuxième, qui capture le réel. Ce paradoxe ne fait que souligner l'art de Godard, et nous le fait apprécier encore plus. C'est un bel hommage et beau film, qui mérite un visionnage attentif. Nous espérons que cette critique qui ne dévoile que peu cette œuvre vous donnera l'envie de la découvrir par vous même. Et, comme dirait notre cher Godard : "C'est fini pour aujourd'hui, je n'ai plus d'idée !"

Quentin et Eleanor





Relation mère-fille dysfonctionnelle

Barrage est le genre de film qui laisse abasourdi après son visionnage, tandis que l'on tente de comprendre ce qui nous a traversé. C'est ainsi que je me suis sentie après être sortie de la salle, avec ce goût d'incompréhension et de malaise dans la bouche. Sélectionné pour représenter le Luxembourg dans la course à l'Oscar du meilleur film en langue étrangère, le Festival des Œillades nous offre l'occasion de découvrir ce drame générationnel qui interroge la transmission et l'héritage émotionnel entre trois femmes. Catherine après avoir passé 10 ans à l'étranger tente de renouer avec sa fille, Alba, qui a été élevée par sa grand-mère maternelle. Celle-ci ne voit pas leur retrouvaille d'un très bon œil et s'érige en obstacle à leur relation.

Ce dont traite le film c'est de cette relation dysfonctionnelle entre Catherine et Alba. Cette dernière ne ressent aucune affection pour sa mère, qui de son point de vue l'a abandonnée. Dès leur première conversation, on ressent déjà le malaise qu'il y a entre elles car malgré les paroles de la mère, celle-ci ne reçoit comme seule réponse qu'un silence pesant. C'est d'ailleurs ainsi que vont se solder la plupart de leurs interactions : la mère étaie un flot de parole incessant comme une tentative désespérée pour retenir sa fille, tandis que cette dernière l'ignore froidement. Le film n'a pas peur de laisser place à des silences qui participent à mettre le spectateur mal à l'aise : on se sent à la place de la mère qui fait face à un mur de non-dits.

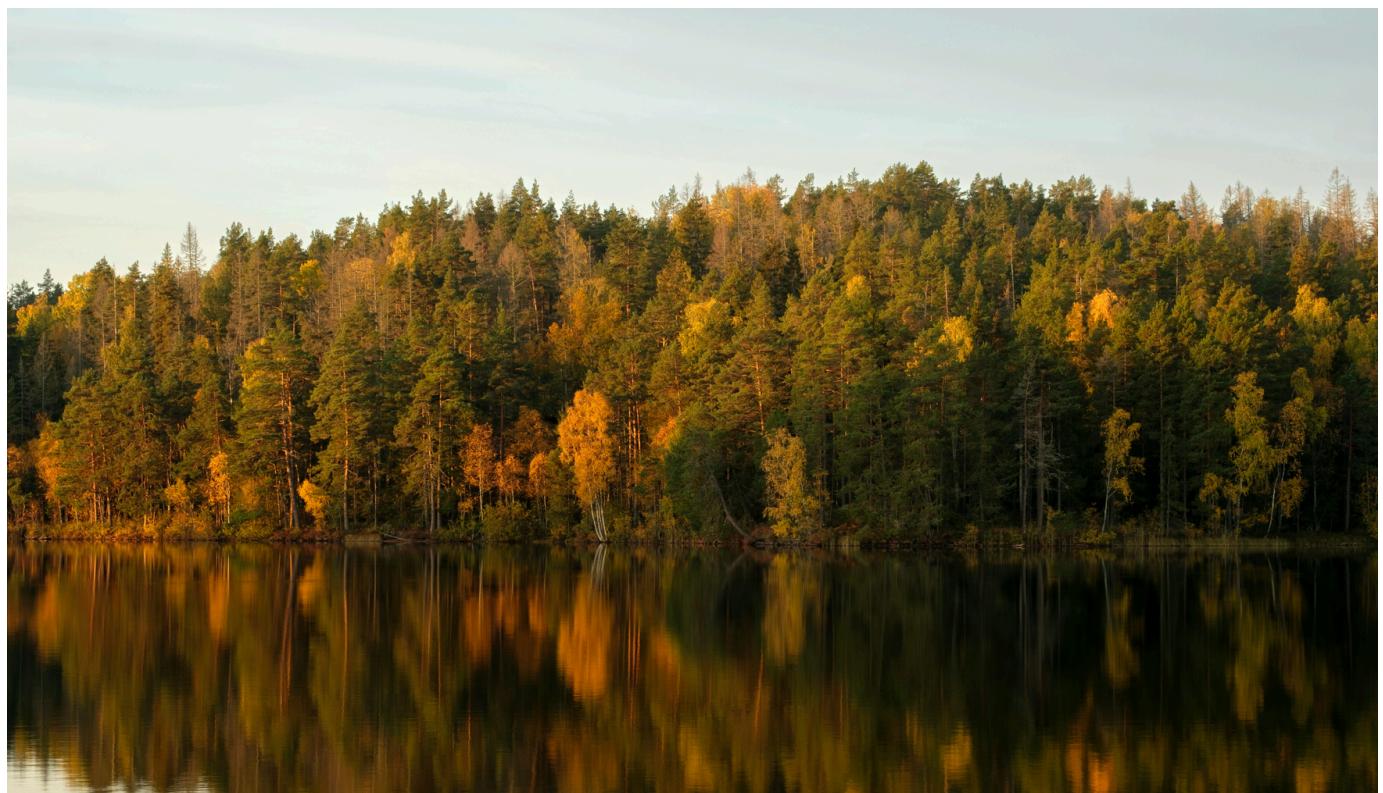
On comprend au fil du visionnage que cette famille est défectueuse, que les relations mères-filles sont perverties. La mère de Catherine, Elisabeth, est dure, étouffante, et en vient à transformer la passion du tennis de sa fille et petite fille en contrainte. Mais on comprend qu'elle aussi étouffe, que derrière cette apparence de contrôle, le poids des responsabilités pèse sur ses épaules. Au final, il n'y a pas de "méchant" ou de "gentil", juste des personnes qui tentent de faire au mieux, qui cherchent à se construire dans ce chemin tumultueux qu'est la vie.

J'ai mentionné plus haut que cette œuvre m'a laissé abasourdi, c'est en effet dû à la mise en scène particulière du film. Tout d'abord le cadrage est singulier parce que le film est au format 1.33:1, c'est-à-dire qu'il est presque carré, nous donnant l'impression de regarder sur un ancien téléviseur cathodique. Ce choix n'est évidemment pas anodin car il traduit l'impression d'étouffement de Catherine face à sa mère hyper vigilante et face au silence d'Alba. Le format est aussi idéal pour les gros plans, car il empêche la fuite du regard vers le décor, forçant le spectateur à se concentrer sur l'attitude des personnages. Un autre choix de cadrage que j'ai trouvé mémorable est lorsqu'à un moment donné, la caméra filmait Alba à l'envers, pour montrer que le monde tel qu'elle connaissait se voyait complètement renversé. C'est un choix qui m'a beaucoup plu car il n'y avait pas besoin de mot pour décrire l'état émotionnel du personnage.

Enfin, c'est un film qui m'a particulièrement mis mal à l'aise par l'attitude des personnages, notamment de la mère, qui m'a à la fois surpris et horrifié. J'ai trouvé intéressant ce parti pris de ne pas montrer un personnage avec une morale parfaite, car en effet, beaucoup des choix de Catherine et de son comportement sont discutables. Pourtant, c'est selon moi nécessaire de laisser place à des personnages imparfaits car on se retrouve mieux en eux.

Ainsi, *Barrage*, comme l'indique le titre, présente une famille déréglée qui peine à se comprendre, à communiquer. Elle fait face à un "barrage" qui ici retient leur passé douloureux, mais cette digue menace de rompre face aux flots des émotions refoulées. C'est un film à voir, tellement il est atypique et puissant !

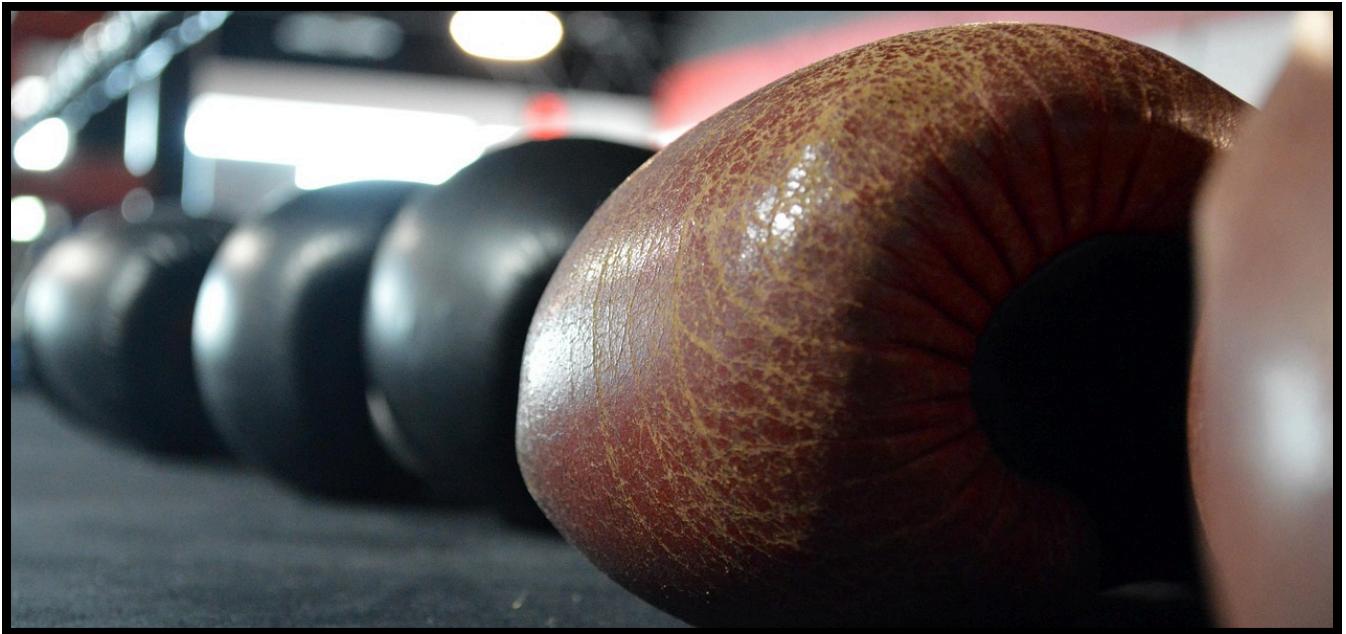
Asmah



Films en Avant-Première...



HORS COMPÉTITION



Le poids des regards, la danse des renards

La danse des renards est un long-métrage réalisé par Valéry Carnoy. Camille, jeune boxeur est sauvé d'un accident mortel par son meilleur ami. Après guérison, une douleur inexpliquée va l'envahir jusqu'à remettre ses rêves en question.

La danse des renards est un film où l'émotion n'est pas qu'un simple accompagnement, elle est l'essence même du récit. Ce dernier explore les failles, les doutes, les hésitations et les cicatrices visibles et invisibles que peut laisser le sport de haut niveau.

Dès les premières scènes, le spectateur se retrouve face à une forte tension dans le groupe d'amis : la pression de réussir, la quantité d'entraînements qui ne laisse aucune place au doute ou au répit. Autant de sujets qui traversent le parcours des personnages et viennent dessiner une profonde réflexion sur la limite entre le corps et l'esprit.

Camille subit, à la suite de son accident, un stress post-traumatique et c'est l'un des grands mérites de ce film de refuser tout romantisme lorsqu'il traite de la psychologie sportive. Les crises d'angoisse, la blessure qu'on minimise sous un "c'est dans ta tête" sont abordées avec beaucoup de réalisme. Le film montre aussi comment l'abandon médical peut devenir une sorte de violence et comment un traumatisme se répercute sur chaque geste, au point de douter de son avenir.

La mise en scène renforce cette immersion émotionnelle. Les gros plans viennent dominer, scrutant les visages, les expressions, les regards qui disent bien plus que les mots. A l'inverse, les plans fixes, souvent éloignés permettent au spectateur d'observer l'isolement dans l'espace. De plus, certaines séquences sont très sombres, devenant ainsi des révélateurs symboliques de la confusion et de l'enfermement mental. L'histoire du réalisateur résonne également dans le film. Victime d'un grave

accident à quinze ans, il a subi des mois de faiblesse après avoir perdu beaucoup de sang, mais ce n'est pas la seule chose qu'il a perdu, il a aussi perdu sa place au sein de son équipe sportive. Il connaît intimement ce qu'il filme : la mise à l'écart, la fatigue nerveuse, la sensation d'être de trop. Cette expérience imprègne ce long-métrage, lui donnant une forte authenticité.

Le tournage s'est déroulé sur trente jours, suivi de dix-sept semaines de montage et cinq ans de réflexion au total. Un temps long qui se ressent dans la précision des thèmes, des scènes de violences ou de dialogues. Le film aborde en profondeur des sujets sensibles tels que la violence familiale, amicale ou psychologique, la pression sociale, la fragilité des liens sans jamais détruire l'amour qui traverse ce groupe.

La danse des renards est un film avec une grande humanité. Il vient interroger l'amitié, l'ambition, la persévérance et les limites que chacun porte en soi. C'est une œuvre bouleversante qui observe les personnages comme on observe les renards, avec attention et beaucoup de patience. A l'issue de ce film, une question se pose : est-il plus dur d'échouer ou d'abandonner ?

Léa G.



Films en Avant-Première...



EN COMPÉTITION



Le temps d'écrire

Le huitième long métrage de Valérie Donzelli, *À pied d'œuvre*, adapté du roman éponyme de Franck Courtès paru en 2023, s'impose comme une création empreinte d'une grande sensibilité. Parue à la Mostra de Venise et ayant remporté le prix du scénario, elle offre une vision de l'intime mêlée à une réflexion sociale et politique.

La trame suit l'histoire vraie d'un photographe de mode réputé, ayant tout quitté pour se consacrer à sa véritable passion : l'écriture. Mais qu'est-ce que concrètement, un écrivain aujourd'hui ? Le point se développe autour d'une mise en scène sobre, qui explore à la fois la question de la précarité et de la recherche de soi dans sa propre vocation.

Si le travail de photographe et celui d'écrivain diffèrent dans la manière de provoquer une émotion, tous deux cherchent néanmoins à transmettre une idée, une histoire derrière chaque cliché, chaque mot posé. Tout ceci s'entremêle le long du film et laisse voir comment Paul, le protagoniste, tente de mettre en forme le récit de sa vie. Son travail s'accompagne de nombreux instants de doute qui conduit à une lente dérive physique et psychologique.

Sa quête de légitimité se confronte sans cesse au regard des autres, de ses proches, et des jugements comme des idées reçues sur un métier qui paraît instable aux premiers abords. La progression permet de se questionner sur tous les plans et constitue l'enjeu principal du film : comment croire à sa passion quand le réel n'offre pas l'effet escompté ?

L'authenticité du long métrage se retrouve par des plans proches permettant de déceler l'émotion brute du protagoniste, enfermé dans une vie solitaire et monocorde. Cette idée se retrouve également sur la bande son, souvent dépourvue de paroles. Cela permet de laisser place à sa propre voix, qui raconte lui-même le fil de ses pensées. Ce faisant, il nous est permis d'avoir plus d'intimité avec lui, que l'on finit par mieux comprendre que le reste de ses proches.

Touchant, réaliste et d'une grande justesse, *À pied d'œuvre* est un film que je recommande fortement pour s'offrir une immersion dans le monde artistique et ses exigences. Dans un système qui fait souvent confondre illusion de liberté et conditionnement. Le marché de l'emploi est ici présenté afin de rappeler que le plus important reste uniquement d'être fidèle à soi et à ses convictions malgré l'adversité.

Assya





“La force du collectif”

Dans la continuité de l'article dédié au réalisateur Philippe Béziat, la projection de son film documentaire *Nous l'orchestre* en avant première. Il nous transporte dans le monde de l'orchestre symphonique de la Philharmonie de Paris. On s'attend à ce que l'accent soit mis sur le chef d'orchestre, si on regarde la photographie de l'affiche qui nous place juste derrière lui, mais le cœur du film est en face de nous, dans le groupe de musiciens lui-même. “Pas de scénario” nous dit Philippe Béziat, présent pour l'événement, une “leçon de vivre ensemble”.

Cet amoureux de l'art, qui filme différents spectacles depuis une vingtaine d'années afin de les faire partager au plus grand nombre, nous permet avec ce film de découvrir l'envers du décor de ce grand orchestre symphonique, du point de vue des musiciens. Nous sommes parmi eux, derrière la caméra panoramique d'accompagnement, qui les suit un à un, alterné avec des plans fixes qui focalisent notre attention sur les expressions de leurs visages ou sur leurs gestes. Les plans rapprochés de face et de dos sont privilégiés. Ainsi, on suit les musiciens dans leur travail, et on découvre l'architecture contemporaine de la Philharmonie de Paris en travelling et avec des plans généraux et une contre-plongée éloignée en hauteur qui révèle bâtiment en entier.

Philippe Béziat nous explique que “leur vie, c'est d'être un groupe permanent.” Il les a suivis pendant plus d'un an, observés, questionnés individuellement. Les musiciens et les musiciennes n'en disent pas trop, car il y a “ce qu'on peut dire en voix off et pas en voix in”, toujours selon le réalisateur. Un de ses choix pose question, pourquoi certaines paroles de personnages sont écrites à l'écran et non prononcées ? Il nous donne plusieurs réponses : “Quand on est musicien, on a fait le choix de s'exprimer autrement.”, “Lire un mot fait entrer dans la composition de façon plus émouvante.” Son but, faire la part belle à la musique.

La poésie musicale est partie prenante du film, avec une image d'oiseaux qui volent ensemble, symbolisant la liberté et le groupe, enjeux auxquels il met un point d'honneur. D'autre part, avec un hommage aux films muets grâce à ces paroles écrites, et passage en noir et blanc pour un concert subtilement amené, en apothéose.

Le focus est mis sur les liens entre les musiciens. En tant qu'artistes de très haut niveau, des virtuoses de cette discipline d'excellence, pour en être arrivé là, ils révèlent surtout l'importance des relations humaines, ainsi que la question de l'autorité du chef d'orchestre. L'un d'eux nous confie qu'il existe "un état de jeu presque instinctif", au-delà de l'incontournable cadre posé par le chef d'orchestre. Il y a une "hyperconnexion" entre eux pour parvenir à réaliser leurs symphonies. Philippe Béziat dit de lui qu'il "insuffle l'âme et le parcours de l'orchestre", en soulignant le génie du jeune polonais Klaus Makela, également directeur musical.

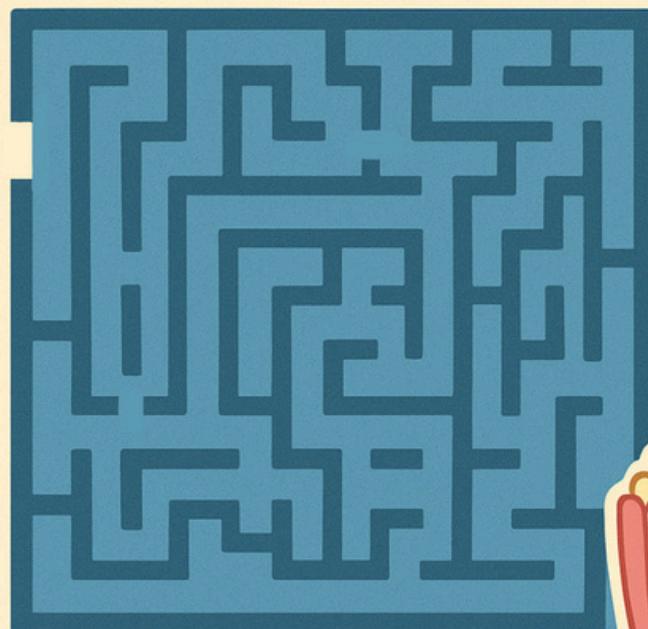
Chloé



RUBRIQUE JEUX



Aide Cut à rejoindre
son ami le Popcorn !



Devine le titre de film
grâce à ces rébus !





TON, TA, TES
MON, ..., MES



TR



de + le = ...



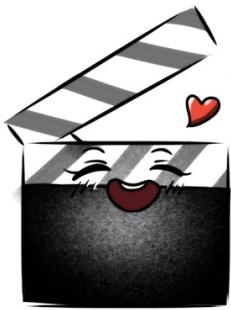
Mots-croisés : Trouve les titres de films dans la grille !

A	D	Z	N	I	N	O	V	F	I	O	L	E
P	M	K	V	D	A	B	C	L	E	A	H	U
L	A	R	O	S	E	T	T	A	U	G	W	Q
A	R	I	O	U	L	R	G	Z	A	U	B	I
N	V	U	F	S	F	U	O	V	R	T	I	N
E	N	Z	O	X	I	E	U	E	I	Q	L	O
T	Q	A	H	F	O	L	P	R	U	G	P	R
E	P	X	C	H	L	M	S	E	O	I	A	E
S	U	L	B	E	A	R	H	R	H	V	B	V
W	J	A	V	N	U	B	D	F	I	F	G	X
K	E	U	O	L	E	T	R	A	N	G	E	R
H	O	T	S	A	E	B	B	M	I	V	E	Y
N	A	N	I	M	A	L	T	O	T	E	M	P



Petite aide

PLANETES
L'ETRANGER
NOUVELLE VAGUE
MA FRERE
ROSETTA
NINO
ENZO
ARI
VERONIQUE
ANIMAL TOTEM



LE SAVIEZ-VOUS ?

La photographie est née avant le cinéma... et l'a inspiré



On a tendance à penser que le cinéma est le grand maître de l'image. Après tout, il bouge, il parle, il nous fait pleurer, rire, frissonner... Mais avant que les images ne s'animent sur grand écran, il y avait une autre star : la photographie. Et oui, l'image fixe a vu le jour bien avant que les fauteuils rouges ne deviennent nos meilleurs alliés du samedi soir.

Et pour ceux qui se demandent si la photographie, c'est juste "des vieux trucs en noir et blanc", détrompez-vous ! Elle a peut-être commencé avec des poses figées et des moustaches bien taillées, mais elle a aussi vu naître les selfies, les filtres à oreilles de chien et les photos de plats (plus ou moins réussis) sur les réseaux sociaux. Bref, que vous soyez team pellicule ou team pixel, il y a forcément un bout de votre vie qui s'est glissé dans une image.

Mais revenons un instant au XIXe siècle, quand les moustaches étaient à la mode et les chevaux les stars des premières expériences visuelles. La photographie est apparue à cette époque, alors que le cinéma n'a officiellement pointé le bout de son objectif qu'en 1895, avec les frères Lumière. Et comme souvent dans les grandes sagas, l'aînée a inspiré la cadette. Mention spéciale à Eadweard Muybridge, un nom imprononçable mais un pionnier de l'image, qui a décomposé le mouvement d'un cheval en une série de clichés. Résultat : on découvre que, oui, à un moment donné, tous les sabots sont en l'air. Et surtout, on comprend que l'image peut raconter le temps qui passe. Le cinéma n'était plus très loin.

Ce qui est fascinant, c'est que photographie et cinéma partagent une même obsession : celle du regard. Tous deux jouent avec la lumière, le cadre, le point de vue. Certains réalisateurs sont aussi photographes, Stanley Kubrick, Agnès Varda, Raymond Depardon, et ça se voit. Leur sens du détail, leur manière de composer une image, leur goût pour le hors-champ... tout cela vient de l'art photographique.

Et cette année, à Albi, les Œillades nous offrent bien plus que des projections : elles nous invitent à poser notre regard, à ralentir, à redécouvrir l'image fixe dans les couloirs d'une expo qui mérite qu'on s'y attarde, même entre deux films. En accueillant des expositions photographiques en parallèle des séances, le festival rappelle que le cinéma ne vit pas seulement dans le mouvement, mais aussi dans l'image figée.

Car dans un monde saturé d'images, où tout va vite, la photographie nous apprend à regarder autrement. Et le cinéma, en héritier de cette tradition, nous guide dans ce regard. Ensemble, ils nous rappellent que voir n'est jamais neutre, c'est toujours une manière de raconter.

Elwynn

Suite à vos retours positifs sur nos premières et dernières de couvertures, nous nous sommes dit que vous aimeriez également voir notre affiche !



La programmation d'aujourd'hui :

L'Empire du Mâle, 10h30 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

L'Étrangère, 13h Cinéma CGR Lapérouse

Amour Apocalypse, 13h30 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Des preuves d'amour, 15h45 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Dans les oubliettes de la République : George Abdallah, 16h15
Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Projection de 4 courts-métrages primés aux Œillades ces dernières années,
16h15 Médiathèque Pierre Amalric

La femme de, 18h15 Cinéma CGR Lapérouse

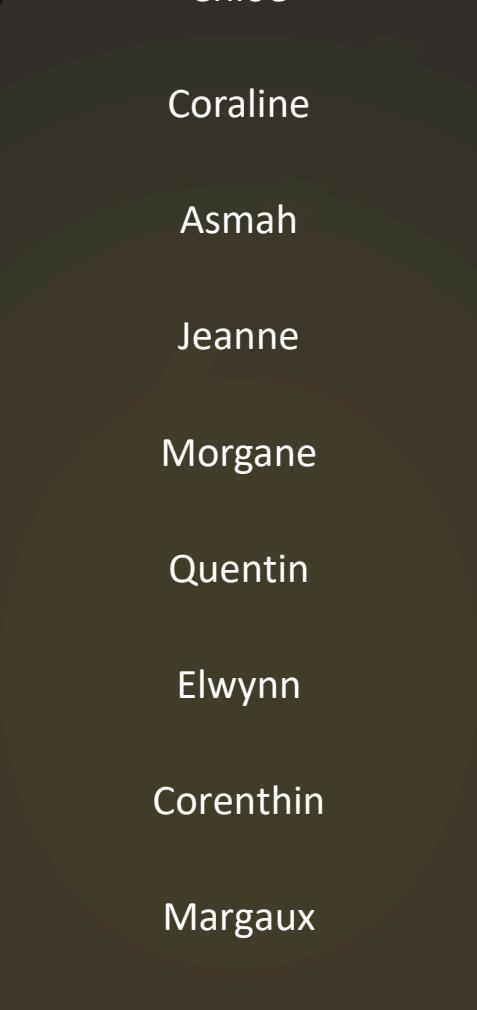
Les enfants vont bien, 18h30 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

À bras le corps, 21h Cinéma CGR Cordeliers

Les Invertueuses, 21h15 Cinéma SNA-Tarn Salle Arcé

Des évènements à ne pas manquer !

Les actions ciné-collèges, 9h15 Cinéma CGR Lapérouse



Séville

Marie

Léa G.

Chloé

Coraline

Asmah

Jeanne

Morgane

Quentin

Elwynn

Corentin

Margaux

Evaelle

Eleanor

Assya

Léa L.

Axel

Un grand merci à l'équipe de ce numéro
de l'Œilleton !